science avec fureur, avec rage, mais non la science noble et haute, ayant pour but de rendre service à l'humanité... la science en ce qu'elle peut mal faire, pernicieuse, destructive !

En lui, existait positivement quelque chose de satanique !...

Quelque chose comme cet épouvantable, cet horrible Gille de Rez, mais à son en-contre, froid, condensé, raisonné et privé de toute passion...

Pour beaucoup de natures foncièrement mauvaises et perverses, le malheur des autres fait le bonheur de ceux qui ne peuvent plus être heureux.

On comprendra parfaitement dès lors, qu'un être ainsi métamorphosé, ayant à ses ordres l'arme la plus puissante de toutes, l'or, mais l'or fantastique, pouvant à pleines mains, se semer et se répandre, oui, on comprendra que le baron de Malthen ne reculât devant rien pour satisfaire l'idée fixe du monomane, l'obsédante idée qui s'était incrustée dans son cerveau !...

Vivant retiré, ne faisant parler de lui que dans le monde des savants, où il s'était taillé large place, il séjournait à Lekno durant de long mois, en Danemark, où le château de Kronsberg lui servait de résidence, à Hétrie, et aussi à bord de l'*Erèbe*, un yacht à vapeur et à voiles, merveilleusement aménagé, où, tout à côté de son appartement, il avait fait installer un laboratoire superbement agencé, dans lequel il continuait ses recherches, ses expériences, alors qu'il voyageait à travers le monde, prenant l'univers entier pour champ d'études.

Toujours poursuivi de la hantise de l'inconnu, de l'expérience sur l'être vivant, il avait, à diverses reprises, essayé de se procurer des sujets.

Mais, par une sorte de malchance, il se l'expliquait ainsi, elles avaient toujours, jusqu'alors, tourné contre lui, le menaçant de se terminer en de terribles mésaventures.

C'est ainsi que dans les réserves du Canada, il s'était entendu avec deux Bois-Brûlés, et, leur versant une forte somme, réussissait à s'emparer d'une jeune indienne.

Mais, rejoint par la tribu, la jeune fille était délivrée, et lui, fait prisonnier et attaché au poteau de guerre.

Enfin, les Bois-Brûlés, prisonniers comme lui, donnaient à entendre que leurs trois cadavres ne rapporteraient rien, tandis que le prisonnier pouvait payer un très grosse rançon, laquelle permettait à toute la tribu de se procurer de nombreuses tonnes de whisky et d'eau-de-vie, au moyen desquelles tous ses membres, sans exception, pourraient se livrer à des beuveries sans limite et sans fin.

D'où délivrance !

Au Gabon, l'aventure avait été tout aussi dramatique.

Il avait fait enlever un jeune Pahouin, et le ramenait en pirogue le long du fleuve.

Et voilà que l'une des canonnières de la station lui avait donné la chasse.

Si bien qu'il avait dû, non seulement abandonner son captif, mais encore se jeter dans le fleuve, où il avait eu la chance inouïe de ne pas être dévoré par les caïmans.

En Amérique, tout à fait au Sud, il avait armé une expédition. Il parvenait à enlever une mère et sa fille...

Et, patatras ! avant de gagner Pisaga, où se trouvait ancré l'*Erèbe*, Frédéric de Malthen était encore surpris, et cette fois, après deux jours passés en prison, le troisième en chapelle, on lui mettait la corde au cou.

Heureusement pour lui veillait Conrad, son âme damnée.

Conrad, avec de l'or, embauchait toute la fripouille du pays et délivrait son maître, que la justice allait tout droit envoyer dans un monde meilleur.

Un type que ce Conrad.

L'on se souvient sans doute, gourmé, rasé, impassible et must, de l'avoir vu apparaître à la suite du comte au château de la Blanche-Carde.

Où M. de Malthen l'avait-il déniché ?...

Ni le maître ni le valet ne se livraient sur ce point, ni bien d'autres, à la plus légère confiance.

Le comte avait dû tirer ce bandit correct de quelque mauvais pas.

Conrad avait dix ans de moins que son maître. Il parlait l'allemand, le russe, le polonais, le français, l'anglais et l'italien avec la même incorrection.

Ou plutôt, comme il parlait peu ou point, il entendait toutes ces langues et par monosyllabes savait parfaitement se faire comprendre.

Dévoué à son maître plus qu'un chien de Terre-Neuve, attaché à lui comme le lierre à l'ormeau.

Oh ! ce dévouement et cet attachement avaient leur raison d'être. Ils étaient tangibles et palpables, payés en bonnes monnaies trébuchantes et sonnantes.

Le comte de Malthen, qui prétendait connaître les hommes, avait rivié Conrad à sa personne par une solide chaîne d'or.

Après un essai prolongé, durant lequel il avait pu se rendre

compte des services signalés qu'il pouvait tirer d'un tel gremlin, il lui avait tenu ce langage :

— Conrad, je crois te connaître maintenant à fond, mon garçon. Tu es, comme collection de défauts et de vices, tout ce que j'ai rencontré jusqu'à présent, de par le monde, de plus complet.

— Monsieur le comte est bien bon ! répliquait le drôle, monsieur le comte me flatte !...

— Non ! absolument non, je suis juste.

— Comme monsieur le comte voudra.

— Tu es attaché à mon service, et je ne crois pas que tu te trouves malheureux !

— Oh ! monsieur le comte !

— Pas de paroles inutiles, — on se souvient que M. de Malthen les avait en horreur, — et fais-moi le plaisir de m'écouter.

Cette fois, le valet répondit par un simple signe de tête.

Après un temps, le comte reprit :

— Tu es trop intelligent pour croire un seul instant que je puis avoir de l'affection pour toi... Quant à ton dévouement... à ta dévotion, je connais ton cœur... inutile de jouer une comédie indigne de nous deux n'est-ce pas ?...

Signe énergiquement négatif de Conrad.

— Très bien ! Tu es ce que je t'ai jugé, un garçon très intelligent... Et tu vas immédiatement me comprendre.

Le comte de Malthen prit sur le bureau placé devant lui une feuille de papier largement écrite et reprit :

--- Je viens de faire mon testament, je n'ai pas d'héritier direct, je n'aurai jamais d'enfant... Mes biens, après moi, iront à des cousins, rapprochés, il est vrai, mais que je ne connais même pas de vue... Tu penses si j'en ai souci... Je puis donc m'occuper de toi... Tu peux voir... Sur le dit testament je te lègue six mille livres de rentes.

Conrad joignit les mains, et son glabre visage tonta vainement d'exprimer une touchante reconnaissance.

— Pas de simagrées !... ou je te mets à la porte... Je reprends... Six mille livres de rentes, à y additionner le double que tu te mets de côté par an, cela constitue déjà une assez jolie somme... Seulement, comme un jour ou l'autre tu pourrais, l'occasion se présentant, être tenté de me trahir, de vendre mes secrets... si d'aventure l'on t'en offrait une forte somme, je crois... je puis me tromper, mais enfin, je crois avoir trouvé le moyen de parer à cette éventualité.

Cette fois une nuance de sincère étonnement se lut dans les yeux glauques du valet de chambre.

Au vol, le comte saisit cette impression et y répliqua par ce seul mot :

— Tu vas voir... A la suite de ton nom j'ai ajouté cette clause qui fait que tu veilleras constamment sur moi avec la plus touchante des sollicitudes.

“ A partir de ce présent jour, le nommé Conrad, mon domestique, touchera la somme de mille francs de rentes en sus des six mille déjà énoncés, par chaque année que je vivrai dans l'avenir.”

— As-tu compris ?

— Oh ! parfaitement, monsieur le comte. Et il ne faut pas être bien malin. Ça veut dire que je suis intéressé à ce que vous deveniez centenaire afin de pouvoir jouir d'une honnête aisance sur mes vieux jours.

— Parfaitement.

— Il n'y a que si monsieur le comte changeait d'idée et faisait un autre testament annulant celui-ci... Alors... je serais volé comme dans un bois.

— Coquin ! Tu as ma parole !... J'ai tout intérêt à être servi par toi comme je l'entends !... Et que ferai-je de mon argent lorsque je serai sous terre !...

Conrad devait se rendre à ces raisons.

Aussi, le contrat passé entre le maître et le valet tenait-il toujours... Ce dernier aurait offert des lanières de sa peau à son maître si celui-ci en avait eu besoin pour se tirer d'un mauvais pas.

Conrad, on doit l'ajouter, trouvait d'ailleurs un délectable plaisir à faire le mal.

Sûr de l'impunité, et il se disait avec assez juste raison que les seuls imbéciles se font prendre, il aurait aidé son maître à commettre le plus épouvantable des crimes.

Et cela, par plaisir, par dilettantisme, pour la simple joie de commettre le mal.

Comme bien on pense, une fois revenu en Europe, le comte de Malthen ne renonçait nullement à son rêve qui se précisait de plus en plus et devenait, avec le temps une monomanie obsédante.

On ne fait pas sa destinée, on la subit.

Il y avait un an de cela, l'*Erèbe*, croisant dans la mer du Nord, était descendu dans la Manche.

Puis, en face de Dieppe, par une très violente tempête, il avait été obligé d'entrer au port, perdant l'une des branches de son hélice, qu'accompagnaient d'autres avaries majeures.